

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS})

BUREAU DE LA RUE DE LA DIETUE

LE REVEILLON DES SOUVERAINS !



A QUAND LE REVEILLON DES PEUPLES ?

ABONNEMENT :

Un an . . . fr. 7 00

Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne . . . fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . » 1 00

Fait-divers . . . » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Le Réveillon des rois.

On s'amuse ferme dans le somptueux palais où les rois réveillent avec entrain. Des domestiques empressés — et armés jusqu'aux dents — circulent autour de la table, prêt à abattre toute victime, homme ou bête, dont pourrait avoir envie un des augustes convives.

Mais ceux-ci sont presque repus.

Bafrés des peuples qu'ils ont mangés de toutes façons, saignants, bouillis, grillés ; des nations plumées et avalées en un tour de gueule, les potentats sont là, digérant pesamment. Ils sont rassasiés au point de ne pouvoir, selon leur habitude, tenter de se chiper des morceaux les uns aux autres ! Les boas impérateurs digèrent.

Tout à coup, cependant, ils s'agitent, racrochent péniblement leur serviette à leur triple menton, et s'attablent de nouveau.

C'est qu'on vient d'apporter sur la table un superbe plume-pudding, aux raisins noirs : le Congo.

Et à la vue de ce plat, d'autant plus appétissant qu'il a été plus malhonnêtement gagné, les puissants ventrus ont senti se réveiller leur fringale.

Les couteaux, les fourchettes s'agitent ; les plus gros s'adjugent les plus gros morceaux. Une vieille anglaise édentée en avale des quantités formidables ; un allemand, une sorte de géant, engloutit la moitié du plat, tandis qu'un grand barbu — qui pousse l'humilité jusqu'à servir ses confrères, reçoit de temps à autre une croûte, un morceau de...

Et pendant ce temps-là, des milliers, des millions d'hommes travaillent, suent, meurent pour que les rois ne manquent de rien à leur bon réveillon. Des mères retirent le pain de la bouche de leurs enfants pour porter leur part aux souverains ; des hommes laissent mendier leurs jeunes frères et prostitués leurs sœurs pendant qu'ils apprennent à assassiner, dans les règles de l'art, pour le compte des puissants couronnés — et un cri bien humain, bien sincère, domine toute cette foule : *Vive le roi !*

CLAPETTE.

A nos abonnés

Nous mettons en ce moment en recouvrement nos quittances des abonnements expirant au 1^{er} janvier.

Afin de nous éviter des écritures inutiles, nous prions instamment nos abonnés de bien vouloir donner les ordres nécessaires pour que les quittances soient payées à présentation.

Conseil Communal de Liège

Séance du Lundi 22 Décembre

Sont absents, MM. D'Andrimont (naturellement) Gillon, Mottard, Neef et Thiriart.

En matière d'ouverture, M. Coirbay, le plus parfumé des secrétaires passés, présents et futurs, exécute la lecture du procès-verbal.

Les membres, suivant l'usage antique et solennel, ne prêtent pas la moindre attention à la lecture de cette pièce — qu'ils vont cependant approuver — et des conversations particulières s'engagent.

M. Warnant à M. Magis. Ainsi, M. Frère-Orban veut absolument que nous suivions l'exemple de Gand !

M. Magis. C'est l'ordre !

M. Warnant. Sapristi ! Cela va me gêner moi qui me suis tant avancé lors de la visite au roi !

M. Magis. C'est votre faute aussi ; vous vous emballez sans consulter personne. Pourquoi n'attendiez-vous pas que l'on vous expliquât ce que vous deviez faire ?

M. Warnant. Que voulez-vous ? moi j'ai dit cela comme cela m'est venu, je n'ai pas réfléchi ! C'est à ma sincérité qu'en incombe la responsabilité.

M. Magis. Précisément, c'est ce que je dis. Votre sincérité nous jouera de mauvais tour. Croyez-moi, mon cher, en politique, l'essentiel est d'être toujours prêt à mentir — tout en ayant l'air éternellement convaincu. C'est comme cela qu'on réussit. Ainsi, voyez moi, ai-je du talent ?

M. Warnant. (simplement). Non !

M. Magis. Suis-je orateur ?

M. Warnant. Oh non !

M. Magis. Suis-je écrivain ?

M. Warnant. Je ne vous en dirai rien, je ne sais pas ce que c'est !

M. Magis. Soit, mais, enfin — nous pouvons dire cela entre nous — je n'ai aucun talent particulier, sauf en ce qui concerne les figures de cotillons. Et cependant, voyez, j'arrive. Je suis député. A la Chambre, M. Frère me confie de temps à autre le soin de prononcer un de ses discours, et parmi les membres de la gauche destinés à ramasser un portefeuille, je ne suis pas le moins bien coté. Et tout cela pourquoi ? Parce que j'ai l'air sérieux, que je sais mentir et que je n'agis jamais sans ordre ! Faites comme moi, mon cher, et vous verrez !

M. Warnant. Croyez-vous, franchement, que je pourrais être un jour ministre ?

M. Magis. Pourquoi pas ? Piercot l'a bien été... mais, voici la lecture du procès-verbal terminée, je vous laisse à vos occupations présidentielles ! (A part, en s'éloignant). Quel jobard !

M. Warnant (à part). Quel hypocrite ! (Haut). La séance est ouverte !

La parole est à M. Hanssens.

M. Hanssens. Messieurs, je me permets d'attirer l'attention du Collège sur l'état dans lequel se trouve le square de la place Ste-Véronique. On n'y voit plus ni arbre ni gazon et ce soi-disant square est chauve comme un cailloux.

M. Ziane. Je demande la parole pour un fait personnel.

M. Warnant. Allez-y !

M. Ziane. Messieurs, je trouve extrêmement inconvenante la blessante allusion de M. Hanssens. Si je suis chauve, messieurs, ce n'est point de ma faute. C'est au service de la ville que ma blonde toison s'est perdue, et si M. Hanssens avait eu, comme moi, les soucis d'entreprises comme le percement de Jonruelle, la construction de la passerelle ou l'édification du Conservatoire, il n'aurait certes pas conservé la luxuriante chevelure que nous admirons chez lui.

M. Hanssens. Je prie M. Ziane de croire qu'il n'y avait rien qui lui fut personnel dans l'observation formulée par moi.

M. Ziane. C'est bien, j'accepte vos excuses !

M. Defize à M. Chantaine. Diable ! comme Ziane fait le crâne.

M. Chantaine. Dame, il a si bien ce qu'il faut pour cela !

M. Mahieu. J'ai l'honneur, au nom de la commission des beaux-arts, de proposer une sérieuse réorganisation des cours de dessin pour dames !

Tous ceux d'entre nous qui sont mariés, messieurs, ont dû remarquer à quel point les femmes ont souvent de mauvais desseins. C'est à cette situation déplorable que nous voulons porter remède, persuadé que l'avenir appartient aux femmes de tête — et de poitrine — qui, dans les combats de la vie artistique comme dans les combats de la vie réelle, ne seront jamais sans dessin !

M. Schoutteten. Bravo !

M. Hanssens. Messieurs, je demanderai que le principe de la gratuité de ces cours fut admis.

Le dessin et la peinture sur porcelaine ne sont pas des arts d'agrément comme par exemple, la boxe et la savate. Ce sont des connaissances utiles dont une femme a toujours besoin !

M. Micha. On pourrait toujours adopter la gratuité, en principe ; seulement, comme nous avons besoin d'argent, on payerait tout de même, mais le principe serait sauve !

M. Reuleaux. C'est cela qui fera une belle jambe aux dames qui suivront les cours.

M. Micha. Dame, monsieur Reuleaux, une belle jambe ce n'est pas déjà à dédaigner !

M. Reuleaux. A qui le dites-vous ?

M. Mahieu. Les cours comprennent deux classes : l'une de principes, l'autre supérieure.

M. Micha. Pardon, mais ne pourrait-on admettre dans la classe de principes toutes les jeunes personnes qui en manquent ?

M. Warnant. En connaîtriez-vous peut-être, monsieur Micha ?

M. Micha. Moi, non ; seulement on ne sait pas ce qui peut arriver.

M. Stévant. Parbleu, on ne doit jamais

négliger l'occasion d'acquérir de nouvelles connaissances.

M. le Président. Je propose l'ajournement de cette affaire que le Conseil paraît connaître encore moins que les autres ! (Adhésion).

M. Graindorge. Je saisis l'occasion que me procure la demande de crédit de fr. 2-50 pour achat de prix aux lauréats de l'athénée pour faire remarquer que ceci met à néant les allégations de M. Hanssens au sujet de la prétendue dégringolade de l'athénée.

Sur trois cents cinquante-sept distinctions, l'athénée de Liège a obtenu, au concours général, un trente-neuvième accessit et une mention honorable partagée. Ces faits parlent plus haut que tous les discours de M. Hanssens et c'est avec enthousiasme que je vous propose de voter ce crédit que je considère comme le plus beau jour de ma vie.

M. le Président. Pas d'observations. Adopté ! La séance publique est levée.

Le Conseil se réunit en comité secret pour avoir l'air de faire quelque chose. Les membres allument un cigare et causent entre eux.

M. Magis à M. Chantaine. Oui, mon cher monsieur, je crois pouvoir affirmer que si Liège ne suit pas l'exemple de Gand, c'est neuf cent mille francs que la ville perdra.

M. Chantaine. Vraiment, mais cependant...

La conversation continue.

Pour copie conforme :
CLAPETTE.

Prime du « Frondeur ».

Toute personne qui prendra, avant le 1^{er} janvier, un abonnement d'UN AN au FRONDEUR, recevra franco, à titre de prime, un exemplaire de l'ALMANACH DU FRONDEUR, charmant volume de 32 pages, imprimé sur papier de luxe et contenant 16 dessins de nos meilleurs calligraphes.

Les anciens abonnés, ainsi que ceux qui renouvelleront leur abonnement, recevront également cette prime.

Une affaire mystérieuse.

Dans notre dernier numéro, nous avions annoncé que nous ouvririons une enquête au sujet de la présence, inexplicable, des scènes indiennes de M. Jos. Michel, au programme du dernier concert du conservatoire.

Nous avions flairé là une de ses affaires mystérieuses, un de ces sombres drames dont le récit fait frémir plusieurs générations.

Nous ne nous étions pas trompés et c'est bien à un événement tragique que nous devons le phénomène indien en question. Mais, pour l'intelligence du récit, on nous permettra de reprendre les événements d'un peu haut....

C'était l'été dernier, à Ostende.

Le temps était sombre, la mer était grosse.

Deux hommes, en dépit des vagues qui déferlaient avec furie sur la plage et se couaient les pilotes de l'estacade, deux hommes, l'un armé d'un rouleau de papier, l'autre d'une longue vue, s'avançaient hardiment vers les brise-lames.

Tout à coup, l'un de ces mystérieux personnages — un fier gentilhomme à la mine fière et à la barbe noire — dit à l'autre :

— O ! la belle moule ?

— Où voyez-vous cela, fit l'autre en se penchant au bord de l'abîme.

— Là plus loin. Penchez-vous !

— Oh, je la vois, dit l'autre en se penchant davantage.

— Eh bien, regarde alors ! fit d'une voix tonnante l'homme à la barbe soyeuse. Et d'un geste brusque, il poussa son compagnon dans la mer qui, indifférente à ce drame comme à tant d'autres, se referma sur sa victime.

Seulement comme celle-ci, après avoir été au fond de l'humide empire, revenait à la surface, l'assassin la saisissant par un de ses longs cheveux, la retint au bord de l'abîme !

— Veux-tu sauver tes jours, fit-il.

— Oui ! dit l'autre d'une voix déjà voilée par les approches de la mort.

— Eh bien, j'ai ici une symphonie, jure-moi que tu la feras exécuter !

— Mais c'est mon déshonneur ! gémit la victime.

— Préfères-tu mourir ?

— Non ! non ! je jure, je jure.

Alors l'homme à la barbe soyeuse, retira son compagnon de l'onde salée et, le lendemain, la Meuse publiait les lignes suivantes :

« M. Jos. Michel, notre éminent concitoyen a hier, en courant les plus grands dangers, sauvé la vie à M. J.-Th. Radoux,

qui, avec sa témérité ordinaire, s'était aventuré sur les brises lames !

» De pareils actes méritent plus qu'un banal éloge. »

Et voilà pourquoi la Marche indienne de M. Jos. Michel figurait au programme du dernier concert du Conservatoire.

CLAPETTE.

Ça et là

Cette pauvre Meuse en a entendu de dures, ces jours derniers. On eût dit, vraiment, que les grincheux du pays s'étaient donné le mot pour embêter notre inoffensif confrère.

Celui-ci, cependant, n'avait rien dit de bien grave.

Il s'était borné à dire, d'une part, que M. le baron Lahure allait être nommé chef de l'état-major du général Pontus — ou quelque chose d'approchant — de l'autre, que l'on allait fonder à Bruxelles trois associations libérales dont l'une « Club républicain-communo-socio-saint-simono-partago-anarchiste qui comprendra tous les Français qu'on a expulsés, qu'on expulse ou qu'on expulsiera, plus des jeunes Belges depuis l'âge de la première dent jusqu'à l'âge de raison, et enfin M. Picard. »

La première nouvelle était insignifiante, l'autre était une plaisanterie plus ou moins bonne.

Les deux, cependant, produisirent des effets terribles.

Trompé de l'air ! clama l'amiral Picard.

Scrougnieugnieu ! grogna le major Lahure.

Brûle bas de combat ! dit le loup de mer.

Sonnez le boute-selle ! cria le guerrier.

Et fierement campés, l'un sur son banc de quart, l'autre sur son dada des batailles ils écrivirent à la Meuse les deux lettres suivantes :

Bruxelles, 18 décembre 1884.

Monsieur,
On me signale une correspondance de Bruxelles, publiée dans la Meuse du 17 courant, où il est question de moi.

Le racontar qu'elle renferme a trop, à mes yeux, les allures d'une fantaisie pour qu'il doive être démenti sérieusement.

Je vous prie seulement, Monsieur, de dire à votre correspondant, quand il se sent en veine de plaisanter en citant des noms propres, que je l'invite à en choisir d'autres que le mien.

Je connais assez votre réputation de courtoisie Monsieur, pour être certain que vous voudrez bien insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro et il me reste, en vous remerciant d'avance, à vous adresser l'expression de mes sentiments très-distingués.

Baron LAHURE.

A l'autre :
« Bruxelles,
» 47, avenue de la Toison-d'Or.

» Au directeur de la Meuse,
» Qu'est-ce qui vous prend, Monsieur, de mêler mon nom à vos sottises dans la phrase que voici d'une de vos correspondances ?

(Ici la phrase citée plus haut.)

» Je ne m'occupe plus de politique et ne permets pas à l'un de vos plumeux de me donner un rôle dans ses farces.

» Je ne serais pas fâché de connaître ce personnage pour lui communiquer à l'occasion mon opinion sur ses procédés.

» Dites-lui donc de signer ses élucubrations, et faites-moi le plaisir de publier ceci tout de suite, (Signé) EDMOND PICARD.

» 21 décembre 1884. »

Bagasse, Edmond, quelle colère !

Tudieu, vous avez là une véritable humeur

— Lahure — de sanglier !

C'est égal, s'il y avait de nombreux canaris de ces espèces-là, ce serait gai, la vie !

Au bon vieux dilettante liégeois.

(Voir le numéro précédent du Frondeur.)

Un éléphant se balançait
Sur une toile d'araignée, etc.

Vous connaissez le reste, pas vrai, mon vieux dilettante liégeois, c'est une chanson de votre bon vieux temps, je la crois même de Lully. Eh bien, permettez-moi une petite comparaison que je ne puis m'empêcher de faire, malgré tout le respect que je dois à votre vénérable queue.

L'éléphant... c'est vous et vos semblables, la toile d'araignée, votre soi-disant savante érudition, mot consacré chez les conservateurs de tous genres, car trop en retard sur leur époque et ne pouvant avoir même un semblant d'initiative, ils se jettent mutuellement à la face, les épithètes de savant, d'éminent, d'illustré et un tas d'autres choses aussi agréables pour eux que peu justifiées par l'opinion publique.

Franchement, je savais, nous savions tous, que les dilettantes sont des espèces de perroquets en cage bien stylés du reste, répétant invariablement leur petit boniment à chaque passant, tous nous les savions

infatués d'eux et de leurs principes??? mais, jusqu'à ce jour, il ne m'avait pas été donné de rencontrer un aussi remarquable sujet que vous, Père La Perruque... Pardon, monsieur La Perruque.

Vous ne vous imaginez pas, très-cher lait-de-poule, que je répondrai de point en point à votre verbiage: les huit colonnes de trois numéros du *Frondeur* n'y suffiraient pas.

Je commencerai par constater que vos théories sont celles-là même de tous les gens de goût — à rebours — du goût basé sur les données esthétiques de l'art tel qu'on l'enseigne dans ces boîtes à musique dénommées à juste titre Conservatoire — des traditions les plus souvent ridicules et mauvaises.

Votre ami Oscar Commettant! voilà par exemple qui ne m'étonne nullement, mais ce qui m'intrigue, c'est d'apprendre où a pu se souder cette belle amitié? Serait-ce à Bayreuth?

Mais savez-vous bien, mon vieux, que votre citation est tout à l'avantage de M. Wagner, de ce *paletot qui se croit musicien*, comme l'affirme encore votre ami Oscar, puisque Wagner écrit de la *musique*; c'est un hommage que certes on ne rendra jamais à l'auteur de la *Marche indienne*, pour laquelle vous vous pâmiez d'aise.

Je conçois aisément que vous ne compreniez absolument rien aux œuvres de Beethoven, Spohr, et même César Franck; cela dépasse de cent coudées l'intelligence musicale d'une perruque!

Cela dit, je vous laisse vous extasier sur les *saines traditions* (qui n'en sont pas moins des traditions) de l'art auquel nous devons les *Marche indienne*, les *Attends je viens*, les *C'est du veau*, etc., de l'art de conservatoire, mais là en plein.

Vous félicitez l'éminent directeur du conservatoire pour la composition du programme. Et moi aussi. Je suis de cet avis que puisqu'il s'agissait d'une distribution de prix, que les portes étaient de droit toutes larges ouvertes à la *vile multitude*, pas n'était besoin de donner des œuvres dans l'acceptation du mot.

Voilà, vieux ouistiti de dilettante, tout ce qu'il y a de plus bourgeois liégeois, ce que j'avais à vous répondre. J'espère que vous serez content, hein! RIGT.

CIGARES — Grand choix de petites caisses p^r cadeaux, prix de fabrique. Demandez le prix-courant. Importation. Exportation. Félix Schroeder, 24, place Verte, (près de Bodega).

Nous avons du monde à dîner.

(L'entêtement).

Aidé de Toinette, la cuisinière, monsieur a mis le couvert, et il attend madame qui est sortie depuis le matin. A cinq heures elle arrive enfin.

MADAME. Je me suis hâtée de rentrer, car j'étais sûre qu'il te serait impossible de te tirer seul d'affaire.

MONSIEUR. Il est vrai, ma bonne, quand on a du monde le soir à dîner, que c'est plutôt le devoir d'une femme de rester à la maison que d'aller courir les couturières toute la journée.

MADAME. Autant dirait tout de suite que tu voulais me voir paraître entièrement nue à ce dîner, car il ne me restait rien à me mettre sur le dos.

MONSIEUR. C'est bien étonnant qu'à toutes nos occasions de soirées, spectacles ou dîners, il ne te reste jamais rien à te mettre sur le dos. Il faudrait remplir tes armoires de camphre puisque les vers te dévorent ainsi tes robes jusqu'au dernier bouton.

MADAME. Tu cherches à détourner adroitement la question, et je n'étais pas fâchée de savoir comment tu t'y prendrais pour recevoir du monde à dîner, si par hasard tu étais seul... ou veuf... Qu'as-tu commandé à Toinette?

MONSIEUR. Nous avons d'abord deux énormes maquereaux... des petites balènes... il n'y avait que ces deux-là au marché. Puis un beau lapin sauté, un joli carré de veau, une salade et des asperges.

MADAME. Mais tout ça forme un vrai dîner de portier. Tes maquereaux, ton lapin sauté...

MONSIEUR. C'est un lapin savant; il appartenait au saltimbanque qui l'a oublié en filant de sa mansarde dont il ne nous payait pas les loyers.

MADAME. Il faudra donc insister devant nos convives pour leur faire apprécier que c'est un lapin savant. De plus, pour lui donner meilleur air, nous devons le faire accommoder aux confitures; tu diras que c'est un mets russe... Ça nous posera devant le savant M. Léchelard qui adore les choses excentriques.

MONSIEUR. Justement, de Léchelard, ne vient pas; il m'a écrit qu'il faisait ce soir une conférence au quai Malaquais sur le blanc de poulet obtenu par la ceruse. Nous ne serons plus que six.

MADAME. Alors, nous avons dix fois trop à manger. (Appelant.) Toinette! (La cuisinière arrive.) Débroschez le veau, il est inutile. (Toinette sort.) Ma mère et ma sœur viennent demain matin, ça fera notre déjeuner.

MONSIEUR (hésitant). Oui, mais ce soir nous aurons bien juste, il faudra lécher les plats.

MADAME. Au bon moment, tu feras l'in-

quiet comme si Chevet t'avait manqué de parole. Nous les ferons attendre une demi-heure après le lapin mangé, puis tu prendras un air découragé et ta t'écrieras: « Allons, il faut décidément passer en asperges! Oh! c'est la dernière fois que ce fournisseur a vu mon argent! »

MONSIEUR. Je dirai plutôt « mes louis, » ça leur fera croire que c'était un plat impossible!

MADAME. Et ils seront les premiers à nous consoler! Au moment du café, Toinette ira sonner à la porte d'entrée, puis elle viendra nous dire en plein salon: « C'est la poularde truffée qu'on apporte de chez Chevet. »

MONSIEUR. Je sortirai aussitôt comme pour aller laver la tête au garçon retardataire.

MADAME. Oui, et tu profiteras de ta sortie pour mettre sous clef les bouteilles entamées que nous aurons laissées sur la table, car je me méfie de Toinette.

MONSIEUR, convaincu par cette raison. C'est juste. Malgré tout, ils auront un bien piètre festin.

MADAME. Tu leur remplaceras le rôti par ton vin de Pouillac.

MONSIEUR. Mais il n'est plus bon qu'à des conserves de cornichons.

MADAME. Il faut cependant bien le finir, ce vin! On le refuse à la cuisine. Tu leur diras que c'est les cinq dernières bouteilles qui te reste de la vente de la cave de l'empereur; cela leur fera croire qu'ils boient du nectar, et tu les entendas même s'écrier: « Mazette! il la passait douce, l'ex-dépote! » Jamais ça ne rate son effet.

MONSIEUR (mal résigné). Tout cela est fort adroit, mais ça ne tient pas sérieusement la place d'un rôti. Si tu veux m'en croire, nous ferons rembrocher le veau.

MADAME (sèchement). Alors, autant me dire de jeter notre fortune par la fenêtre.

MONSIEUR. Pour un carré de veau! C'est de l'exagération.

MADAME. Du tout, c'est la vérité sur ton caractère. Tu as l'orgueil de la magnificence devant les étrangers; si on te laissait faire, aujourd'hui c'est un carré de veau que tu veux leur offrir, ce serait demain un château qu'il faudrait acheter pour les recevoir à dîner. Oh! je te connais bien, voilà cinq ans que je t'étudie sans en avoir l'air.

MONSIEUR (prenant son parti). Allons, soit!

MADAME. Comment crois-tu qu'on puisse nous soupçonner d'une telle économie quand on verra notre argenterie; car je veux que toute l'argenterie paraisse sur table, ne fût-ce que pour faire endéver madame Dulac, si vaniteuse de la sienne que, si elle l'osait, elle se planterait des fourchettes dans les cheveux pour aller faire des visites en ville. Il y a aussi madame Charnu qui fait la fière avec sa salle de bains et qui n'a seulement pas de salon; je veux qu'elle dessèche de jalousie au milieu du nôtre. J'espère que tu as songé à retirer les housses.

MONSIEUR. Oui, mais la pendule est détraquée et ne marche plus.

MADAME. Tu diras que c'est moi qui l'ai arrêtée à l'heure précise de la mort d'une grand-mère que j'adorais. Un pieux souvenir!

MONSIEUR. Il faudrait maintenant songer à fixer les places des convives.

MADAME. Comment veux-tu distribuer ces places?

MONSIEUR. A ta droite, je mets monsieur Charnu.

MADAME. Est-ce que tu crois que je veux de cet homme-là qui fait sans cesse le dégoûter; il a toujours l'air d'éppler ce qu'on lui met dans son assiette... Un Saint-Difficile chez les autres qui, chez lui, doit manger des cailloux toute la sainte journée!

MONSIEUR. Il a cependant un bel embonpoint.

MADAME. Oh! une mauvaise graisse!... A fondre, cet homme-là ne se vendrait pas cher.

MONSIEUR. Préfères-tu avoir Dulac pour voisin?

MADAME. Ah! non! c'est un être qui m'agace! Il se verse perpétuellement du vin à plein verre, comme s'il avait scié mon bois... Il ne cesse d'avoir la bouteille et le verre en main... Je ne sais comment, ainsi occupé, il fait pour manger... et cependant il en absorbe, celui-là! Ça disparaît de son plat avec une rapidité à faire croire qu'il apporte avec lui une boîte en fer-blanc où il entasse des provisions. — Ah! il est toujours à répéter que maintenant il est riche, mais qu'en sa jeunesse il n'a pas souvent mangé à sa faim... Il n'a pas besoin de jurer pour se faire croire... On voit assez qu'il se rattrape... Si tu n'as que deux pareils voisins à me donner, tu peux les garder pour toi.

MONSIEUR. Impossible! il faut mêler les sexes, et je dois mettre à mes côtés les dames de ces messieurs.

MADAME. Comment! j'aurai madame Charnu devant moi! Ah! si tu veux m'empêcher de dîner, tu n'as qu'à te permettre cela! Elle me lève le cœur avec sa manière de manger! Sous le prétexte qu'elle a la vue basse, elle écrase son nez dans l'assiette. Avec son carreau dans l'œil et sa tête plus basse que les coudes, on croirait, quand elle mange, qu'elle fait de l'horlogerie fine.

MONSIEUR. Mais elle est du dernier myope.

MADAME (sèchement). Myope! myope! Elle n'a pas été myope pour ruiner son mari!

MONSIEUR. Alors je mettrai à sa place madame Dulac.

MADAME. Oui, si tu veux me donner une attaque de nerf. Il n'y en a que pour elle à parler! Dès qu'on veut dire quelque chose, elle vous coupe la parole pour s'écrier: Il m'est arrivé mieux que ça! Et elle entame sa sempiternelle histoire d'une grande peur, à la suite de laquelle elle a été folle pendant huit jours. Son « elle a été » me fait rire!

On a bien raison de dire qu'on ne se voit pas... Je croirai que celle-là est guérie quand elle renoncera à toutes ces toilettes voyantes qui, un beau matin, la feront poursuivre par un bouffon en furie... Je vous demande un peu pourquoi cette longue perche a toujours l'idée de se paviser sans cesse de ruban de toutes couleurs? Son mari a l'air d'avoir épousé un milrilton à la foire de Saint-Cloud.

MONSIEUR (d'un ton doux). Allons, sois un peu indulgente. Mme Dulac peut avoir des ridicules, mais c'est une honnête femme et une bonne mère de famille... (D'un ton de doux reproche.) Car elle a donné des enfants à son mari, celle-là.

MADAME (vexée). Parbleu elle demeure à trois pas d'une caserne!

MONSIEUR (qui a fait la sourde oreille). Voyons, chère amie, il faudrait cependant nous entendre. Nous n'avons que quatre convives, et tu ne les veux pas devant toi, ni à tes côtés... Ce n'est sans doute pas pour les faire dîner à la cuisine que tu les as invités.

MADAME. Moi! je les ai invités, moi?

MONSIEUR. Toi-même.

MADAME. Jamais!

MONSIEUR. Si, rappelle-toi, à l'Exposition tu leur a même dit: « Acceptez, et vous rendrez mon mari bien heureux. » Dame! moi, je ne pouvais pas crier: « Je t'en fiche! » Alors, j'ai pris mon air bien heureux, et ils ont accepté.

MADAME. C'est possible, mais ils auraient dû refuser. S'ils avaient eu la moindre notion du savoir-vivre, ils auraient vu que j'étais obligée de les inviter, parce que, devant eux, j'avais fait mon invitation à M. de Léchelard.

MONSIEUR. Dulac l'avait ainsi compris, mais tu as tant insisté que... (Poussant un cri.) Ah! à propos de Dulac... (Appelant.) Toinette! Toinette! (La cuisinière arrive.) Rembrochez le carré de veau.

(Toinette se retire.)

MADAME. Pourquoi donnes-tu cet ordre? MONSIEUR. C'est que je me souviens que Dulac abhorre le lapin aux confitures, et il ferait ainsi un si triste dîner que...

MADAME (sèchement). Alors, c'est Dulac qui fait autorité ici! Pour que votre ami puisse se gaver à gogo, la maison doit être mise au pillage. (Avec rage.) Il n'en sera pas ainsi. (Appelant.) Toinette! (Elle arrive.) Débroschez le veau. (Elle sort.)

MONSIEUR (se contenant). Ecoute, Sylvie, je n'ai pas voulu te contredire devant cette domestique; seulement, je te le répète, du moment que nous avons pris la corvée de donner à dîner, autant nous en tirer à notre honneur. Nous en serons quittes pour ne plus inviter Dulac, puisque son appétit t'effraye, mais pour cette fois...

MADAME (rageuse). Jamais votre Dulac ne fera la loi dans ma maison. Il dévorerait l'escalier si on le laissait faire. J'ai entendu dire qu'il avait déjà mangé deux oncles et une forêt.

MONSIEUR (d'un ton calme). — Voyons, mon amie, fais cela pour moi; je te demande que ce carré de veau paraisse sur la table... Tu t'exagères si bien l'appétit de Dulac, que je parierais cent sous qu'il n'y touchera pas. (D'un ton câlin.) Et puis le veau, c'est bien meilleur... froid... le lendemain.

MADAME (nerveuse). — Oh! votre Dulac, il y a longtemps que je le guette pour lui faire affront; aussi, dès ce soir, quand il aura fini son café, je me propose bien de lui dire devant tous: « Si vous avez encore faim, la bonne va vous aller acheter de la charcuterie. »

MONSIEUR (la calmant). — Ne te monte pas comme ça, ne te monte pas. (Souriant.) Allons, bichette, fais cela pour ton petit mari qui t'aime. (Signe négatif de madame.) C'est bien décidé... réfléchis... tu refuses de me faire plaisir? (Appelant.) Toinette! Toinette! (Elle arrive.) Rembrochez le veau.

MADAME (furieuse). — Je vous le défends. MONSIEUR (sèchement). — Et moi, je vous l'ordonne. (Toinette reste immobile.) Qu'attendez-vous?

TOINETTE. — Il faudrait cependant vous entendre. Je ne sais ce que ce carré de veau doit penser en allant et venant ainsi le long de la broche.

MONSIEUR. — Pas d'observations! Embroschez ou je vous remercie, paresseuse!

MADAME (furieuse). — Débroschez de suite ou je vous flanque à la porte, propre à rien!

TOINETTE. — Ah! dites donc, c'est bien assez de servir des polichinelles qui ne savent ce qu'ils veulent, sans être insultée par dessus le marché.

MONSIEUR et MADAME. — Sortez, je vous chasse, insolente!

TOINETTE. Ah! c'est comme ça! Attendez. (Elle court à la cuisine et en rapporte le morceau.) Tenez, le voici votre carré de veau, vous en ferez ce que bon vous plaira...

(Elle le pose sur le crachoir. — A la vue de cette viande qui cause la querelle, madame, en furie, se précipite dessus et la prend en disant):

— Tiens, ton Dulac n'en mangera pas!

(Elle la jette par la fenêtre. — La viande est ramassée par un sergent de ville et portée au commissaire

de police qui la fait parvenir à la préfecture, d'où on l'envoie au bureau des objets perdus. Dans un an, faute de réclamants, le veau sera remis en toute propriété au sergent de ville qui l'a trouvé.)

MADAME (en pleurant de rage). Maintenant, monsieur, vous pensez bien que, pour tout au monde, vous ne m'en ferez pas asseoir à la même table que le misérable pour lequel vous avez jugé bon de me tyranniser. (Mettant son chapeau.) Vous les recevrez vous-même, vos invités... je vous autorise même à dire que vous êtes devenu veuf tout à coup.

MONSIEUR, stupéfait. — Où vas-tu?

MADAME. Je vais dîner seul au restaurant... chez Brébant... c'est plein de jeunes gens aimables, dit-on...

MONSIEUR (jaloux). Je verrai bien si vous osez seulement ouvrir un œil. (Oubliant ses invités.) Car je ne vous quitte pas d'une semelle, madame. (Il la suit.)

(Ils sont à peine partis que les convives arrivent. — Ils sont reçus par Toinette qui, ayant perdu sa place, se venge en disant à chacun d'eux):

— Monsieur et madame m'ont chargé de vous annoncer qu'ils ne seront jamais à la maison pour vous.

CHAVETTE.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Direction Ed. GALLY. — Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/10 h.

Dimanche 28 décembre 1884

Robert le Diable, grand-opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer.

Lundi 29 décembre 1884

Si j'étais Roi, opéra-comique en 3 actes. **La Fille de Madame Angot**, opéra-comique en 3 actes.

Eden-Théâtre

Direction Laureçon et Martin. — Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/10 h.

Tous les soirs

SPECTACLE VARIÉ

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la **Grande Maison de Parapluies**, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

L'ARGENTINE
EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc jaunâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enlève la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau tétragone, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt: A Liège, pharmacie de la **Croix Rouge**, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

DEMANDEZ L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain. C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire. Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

GRANDE BRASSERIE ANGLAISE DE CANTERBURY

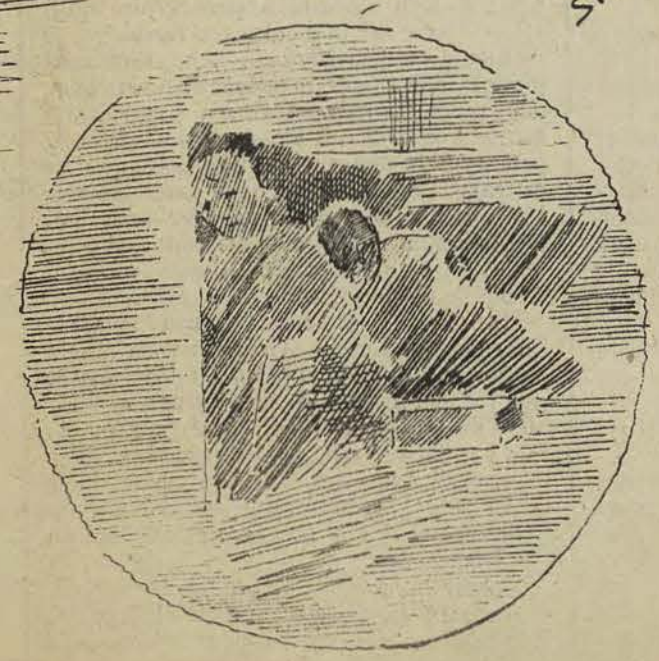
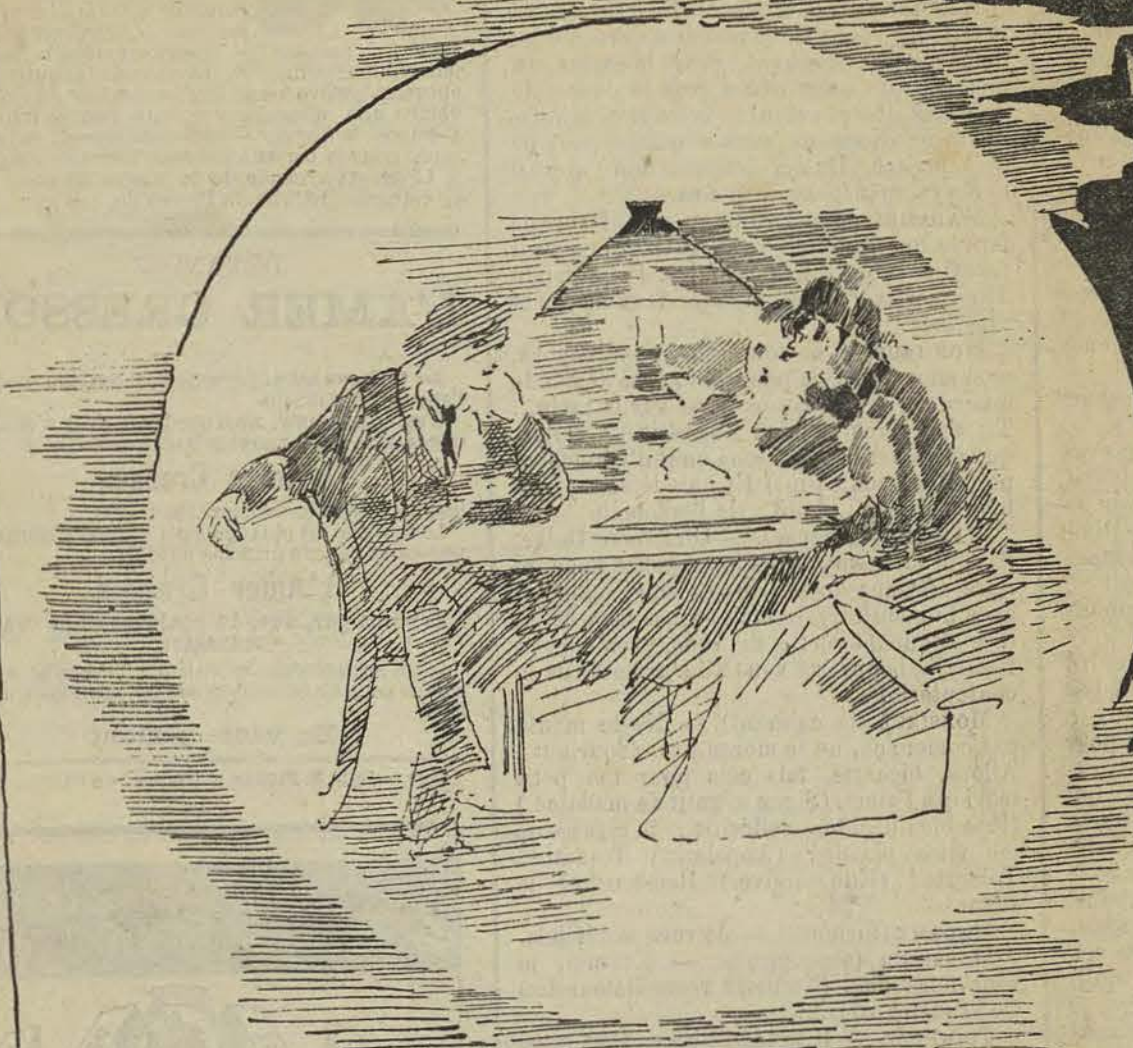
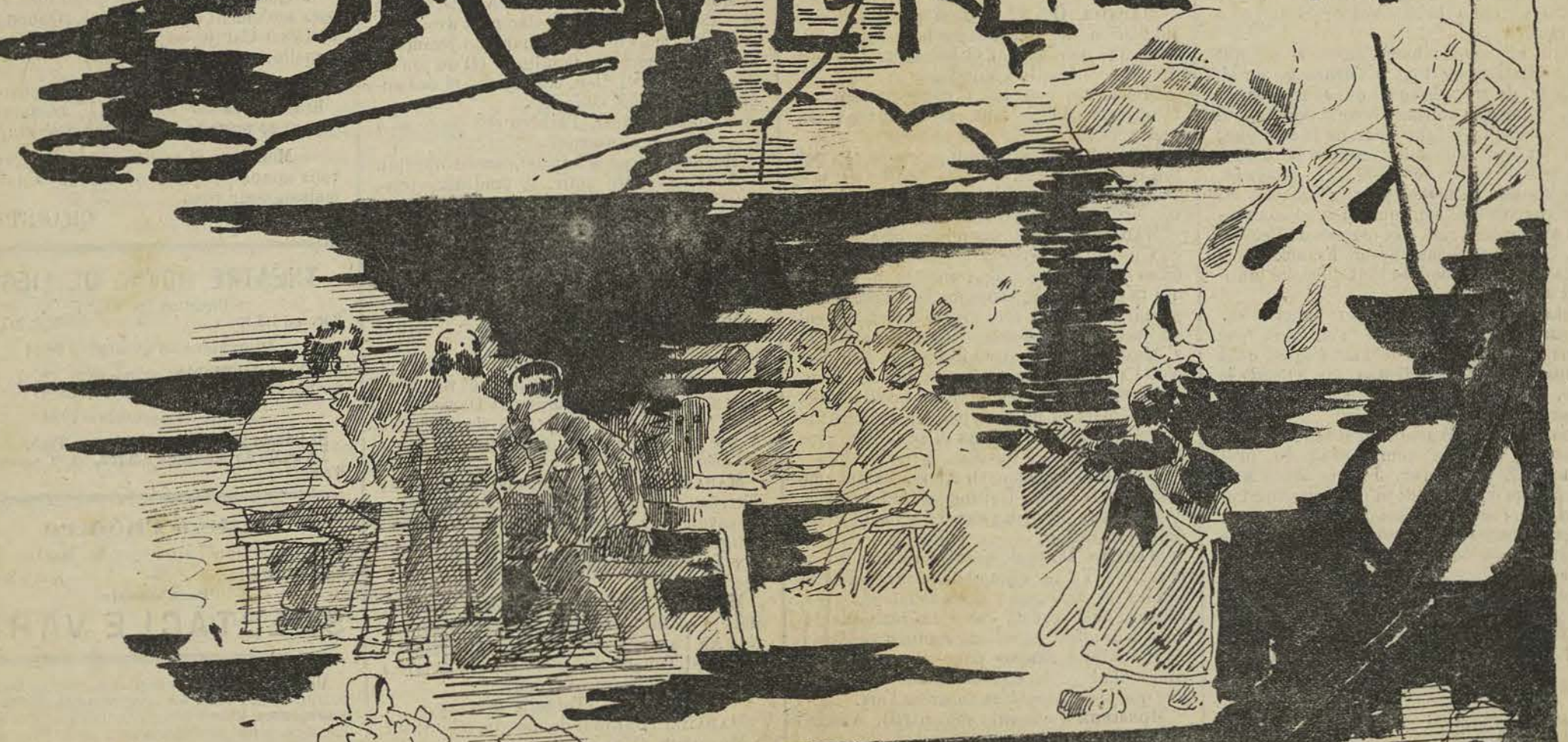


JOHNSON & CO LTD CANTERBURY

EXPORTERS TO ALL PARTS OF THE WORLD

AGENCE GENERALE POUR LA BELGIQUE RUE CATHEDRALE 57 LIÈGE

REVEILLON



ne reveillon pas !

BOUQUETTES
MUNICIPALES
TRANSIT